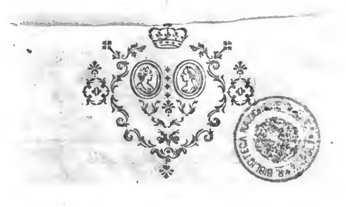
LE CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par Mr. GUYOT DE MERVEILLE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & permission.



ACTEURS.

ORGON.

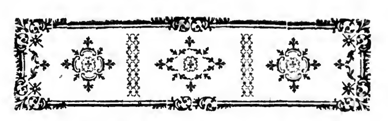
CLEANTE, Fils d'Orgon.

CLARICE, Femme de Cléante.

LISIMON, Ami d'Orgon & de Cléante.

TOINETTE, Suivante de Clarice.

La Scene est à Auteuil.



LE CONSENTEMENT FORCÉ, COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLEANTE.

LISIMON.

LA joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible, que je ne m'y attendois pas. Quoi! vous quittez Paris dans le temps que les plaisirs y regnent?

CLEANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon; on change à tout âge, & ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites-là est-il bien sincere?

CLEANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux sentiments, & je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour les amusements de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agréable en hyver qu'à une espece de Misantrope comme moi.

CLEANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon temps; car (& c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque ſervice, mon cher Cléante?

CLEANTE.

Un ſervice de la derniere importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un ſurcroît de plaiſir.

CLEANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe; mais j'ai amené une perſonne avec moi.

LISIMON.

Votre excuſe m'offenſe. Quel que ſoit celui pour qui vous vous intéreſſez, il eſt digne de mon eſtime, dès qu'il mérite la vôtre. Mais où eſt donc cet ami? pourquoi n'entre-t-il pas?

CLEANTE.

Un moment, je vous prie, vous allez être étonné. C'eſt une Dame que je vous amene.

LISIMON.

Une Dame!

CLEANTE.

Vous ne ſerez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé?

CLEANTE.

C'eſt la plus grande preuve que j'en puiſſe donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en eſt une fort belle, qu'une nouvelle amourette.

CLEANTE.

Le terme eſt trop foible. C'eſt un véritable amour, un amour pur & ſolide, puiſqu'il eſt fondé ſur l'eſtime & ſur la raiſon.

LISIMON.

Style ordinaire des amants.

CLEANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'eſt pas la premiere fois que vous tenez ce langage.

CLEANTE.

Si vous connoiſſiez Clarice; ſi vous ſaviez combien elle a de mérite......

LISIMON.

Bon! Ne ſais-je pas de quel œil un amant voit ſa maîtreſſe? Je vais vous faire ſon portrait ſi vous voulez.

CLEANTE.

Elle n'eſt pas ma maîtreſſe.

LISIMON.

Comment ?

CLEANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLEANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille ; moi, l'ami intime de votre pere ; & encore plus le vôtre ?

CLEANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, & j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois que vous avez formé cette union sans le consentement de votre pere.

CLEANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir ; mais mon pere a été inexorable, & je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour, & il faut en effet que votre épouse ait bien du mérite pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLEANTE.

Ah ! que ne pouvez vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne ; Car je sens bien que dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusements du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité & la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante quelle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, & cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre pere ?

CLEANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance ; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaifante raifon ! Si votre pere penfoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, fuppofé que votre époufe fût auffi parfaite que vous le dites.

CLEANTE.

Elle l'eft en effet; mais mon pere s'imagine que je lui en impofe, & il fe perfuade que tous les éclairciffements où il pourroit entrer là-deffus, bien loin de détruire cette idée, ne ferviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre fituation me touche. Que puis-je faire pour votre fervice?

CLEANTE.

Mon pere, que les affaires de fon commerce ont retenu quelques mois en province, eft enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il eft revenu? J'en fuis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler?

CLEANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je fais de bonne part qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût dévancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer fa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui; mais je ne vous réponds pas du fuccès de mes foins, car il eft terriblement entêté.

CLEANTE.

Il m'eft venu une idée, dont je crois la réuffite infaillible, dès que vous voudrez bien nous feconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expreffément, ma vue ne feroit qu'augmenter fa colere. Il s'agit de me juftifier, & il n'y a que le mérite de Clarice qui puiffe produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais fans favoir qu'elle eft ma femme, afin qu'il l'examinât fans prévention. Encore une fois, j'ofe m'affurer que s'il la connoiffoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien, je lui dirai que c'eft une de mes parentes.

CLEANTE.

Votre niece, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre pere fait que j'en ai une en province; mais il ne l'a jamais vue.

CLEANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux

sans la possession de Clarice ; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon pere.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage, Je rougis de la laisser seule si long-temps.

CLEANTE.

Elle est dans la chambre voisine, & je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

SCENE II.

LISIMON, CLEANTE, CLARICE.

CLEANTE.

VEnez, Madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE.

Ce n'est pas sans scrupule, Monsieur, que je me présente devant vous, mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, Madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu ; mais je vous supplie d'être persuadée que si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurois jamais eu plus de plaisir.

CLEANTE.

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts, & de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa niece, & je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon pere en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah ! Monsieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre.

LISIMON.

Point de remercîments, Madame, je vous prie ; je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, & commandez dans ma maison comme ma niece. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la réception de Mr. Orgon.

SCENE III.

CLEANTE, CLARICE.

CLARICE.

AH! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLEANTE.

Ne vous alarmez point, ma chere Clarice.

CLARICE.

Hélas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins & de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colere violente où il est contre vous & contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLEANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer; mais il ne vous connoît point, & vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous courez n'est rien; mais fût il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! si mon pere alloit nous séparer pour jamais.... Je vois déjà que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénetre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! Ne me dérobez point vos larmes; elles sont des marques de votre tendresse & de votre vertu; elles naissent de l'une & de l'autre, & vous sentez qu'en me perdant vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante, mon courage revient, & il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison & la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCENE IV.

CLEANTE CLARICE TOINETTE.

TOINETTE.

MOnsieur, je vous annonce que Monsieur votre pere vient d'arriver.

CLEANTE.

CLEANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ciel !

TOINETTE.

Quoi, Madame, vous tremblez encore!

CLEANTE.

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout-à-l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espere. Mais retirez-vous, & ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLEANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains.

SCENE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE me flatte; Madame, que tout ira bien, & la qualité de niece, que Monsieur Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, leve toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer monsieur Orgon.

SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

JE serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas.*

Toinette, ne m'abandonnez pas.

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde.

LISIMON.

Ma niece, voici Monsieur Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frere.

ORGON.

J'ai l'avantage, Mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, voulez-vous bien souffrir que je l'embrasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice*

Permettez, Mademoiselle, que j'aie le plaisir... Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE.

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chere maîtresse!

LISIMON.

Ma niece? Elle se trouve mal. Allez vîte, Toinette, lui faire prendre l'air, & qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin.

(*Elles sortent.*)

SCENE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui est survenu bien mal-à-propos.

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très-aimable, & une fille de votre frere auroit bien convenu à Cléante. Mais le frippon... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes vous bien porté dans votre voyage!

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfans, on ne sait guere ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes-vous de retour?

ORGON.

Depuis avant hier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, & en voilà la récompense. Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! & vous voyez comme il en profite. L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien !

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par Amourette !

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse ?

ORGON.

Sans doute j'ai aimé, j'ai aimé, je ne le nie point. Mais l'amour ne m'a jamais fait faire des folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire.

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi ! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon, pour lui bouleverser la cervelle. Et se marier malgré moi !

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement.

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe ?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un pere. C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment, il faudra voir ? Oh ! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage....

ORGON.

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient.....

ORGON.

L'expédient, c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour....

ORGON.

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous. Je vois ma niece qui revient.

SCENE VIII.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Clarice.*

HE bien, comment vous trouvez-vous ?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, & ma foiblesse est entiérement dissipée.

ORGON.

J'en suis en vérité ravi. (*A Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion ?

ORGON.

Qu'en dois-je croire, Mademoiselle ? c'est à vous à expliquer ce mystere.

CLARICE.

Je suis trop sincere pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit ?

LISIMON.

Comment, ma niece ! Qu'est-ce que cela signifie ?

CLARICE.

En voyant Monsieur, j'ai cru voir un pere que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frere ?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde ; mais elle m'en fait appercevoir.

ORGON.

Sérieusement ?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux.... une bouche.... Je ne puis pas bien dire ce que c'est ; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON.

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier.

CLARICE.

Les traits d'un pere, digne de la plus parfaite vénération,

font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui fait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentiments, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici. Je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation & d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup du bien de votre niece ; mais en vérité ce que j'en vois par moi-même passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espere que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, Monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah ! que votre pere est heureux d'avoir une fille raisonnable. Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractere ?

CLARICE.

Votre fils, Monsieur ! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui ?

ORGON.

Que trop vraiment. Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne, pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui ?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est pendant mon absence amouraché d'une certaine Clarice, & l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave. Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense ?

LISIMON.

Ma niece, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentiments.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle. Je parle par conjectures. Supposons que l'attachement de Monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru appercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue. Mais si je disois vrai par hasard, ne conviendriez vous pas que M. votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été emporté par une passion que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître.

TOINETTE.

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose. Mais quant à M. votre fils, vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en fait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le frippon n'en manque pas.

CLARICE.

Hé bien, Monsieur, si une fille n'a pas pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit, la rendroit parfaitement heureuse; enfin si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut être en l'engageant à une union si irréguliere, ne m'avouerez vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, & ne la trouvez vous pas plus malheureuse que criminelle?

ORGON.

Oh, je vous prie, Mademoiſelle, finiſſons. (*à Liſimon.*) Comme elle aſſaiſonne tout ce qu'elle dit ! Quand ce ſeroit ſa prope cauſe, elle ne la défendroit pas mieux.

LISIMON.

Vous ſentez donc la force de ſes raiſonnements ?

ORGON.

Je ſens.... oui.... Que tout cela eſt une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-deſſus des lumieres que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne ſais point le fond de toute cette intrigue ; mais je gagerois bien qu'elle n'eſt pas telle que vous la repréſentez. Après tout, quand cela ſeroit, il me reſte toujours une raiſon très-forte qui m'empêchera d'approuver le mariage en queſtion.

CLARICE.

M'eſt-il permis, Monſieur, de vous demander quelle eſt cette raiſon ?

ORGON.

C'eſt que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Hé, Monſieur, ſi elle n'a pas apporté de richeſſe à votre fils, elle en ſera plus humble dans ſa conduite, plus réſervée dans ſa dépenſe, & d'autant plus reconnoiſſante, qu'il aura été plus généreux. Il me ſemble que je ſuis à ſa place. Si j'avois un époux à qui je duſſe tout, je mettrois mon bonheur & mon devoir à faire ſa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ſes deſirs, d'autre ſatisfaction que la ſienne, & je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui ſont infiniment plus eſtimables.

ORGON.

Il ſuffit ; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE.

Je ſerois au déſeſpoir de vous déplaire, & je vais....

ORGON.

Vous ne m'entendez pas, non, votre converſation m'enchante. (*D'un ton doux & tendre.*) Mais parlons d'autre choſe.

TOINETTE, *à part.*

Monſieur Orgon craint de n'avoir pas raiſon.

CLARICE.

Je n'ai que trop abuſé de votre bonté, & je me retire.

ORGON.

Hé non, Mademoiſelle... Attendez donc.

LISIMON.

Laiffez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas fi-tôt, & vous aurez tout le temps de l'entretenir.

SCENE IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE *qui écoute.*

ORGON.

PAr ma foi, Lifimon, vous avez là une niece d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me fiéroit pas de faire fon éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'efprit bien fait & le cœur bien placé.

ORGON.

Ils font au-deffus de tout, & fe foutiennent mutuellement. Que l'un eft venu à propos au fecours de l'autre, & avec quelle adreffe elle alloit à fon but par un détour !..... A préfent que j'y réfléchis, il me vient certains foupçons.

LISIMON.

Vous avez des foupçons ?

ORGON.

Très-bien fondés, & qui autorifent un projet....

LISIMON.

Qu'eft-ce que c'eft ?

ORGON.

Avant que de vous en faire part je veux être fûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre niece que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi, vous ne voulez pas m'apprendre......

ORGON.

Patience, mon cher ami, patience. Vous le faurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer. (*à part.*) Quelle idée lui paffe par la tête ?.... Ah, ah, que faifiez-vous là, Toinette ?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, Meffieurs, j'écoutois.

ORGON.

Elle eft fincere.

LISIMON

LISIMON, *vivement.*

Comment donc?

ORGON.

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, & je suis ravi qu'elle nous ait entendu. Approchez, Toinette, approchez; & vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.

SCENE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

IL va me questionner. Tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, & je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, Monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse & moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle?

TOINETTE.

Certainement, & cette impression a même été très-forte.

ORGON.

Cet évanouissement si singulier n'étoit-il pas une suite de cette impression?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle, & vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion.

ORGON.

Sur quoi? sur ma prétendue ressemblance avec son pere? Ah, la rusée! Oui, oui, de la ressemblance!... Hem, qu'est-ce que cela veut dire?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire?

ORGON.

Oui..... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà

une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons, donc, Monsieur. Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise! Oh, cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre phisionomie?

ORGON.

Mais vous en avez déjà trop dit vous-même, pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, Monsieur?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis?

TOINETTE.

Ah! je m'apperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration?

TOINETTE.

Au contraire, Monsieur, je vois que vous en avez infiniment.

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même.... Passons. Votre maîtresse a des manieres qui plaisent. Mais quel est le fond de son caractere?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Elle est complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, Monſieur, & de plus très économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE.

Elle eſt toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE.

Comment?

ORGON.

Et tout neuf.

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par là?

ORGON.

Quelqu'un n'eſt-il pas parvenu à la rendre ſenſible?

TOINETTE.

Bon! à quoi allez vous penſer?

ORGON.

Elle ne vous a pas miſe dans ſa confidence?

TOINETTE.

Quelle idée! Ne connoiſſez-vous pas là-deſſus la diſcrétion des filles?

ORGON.

Oh, elle ſera bien diſſimulée, ſi je ne lui arrache pas ſon ſecret.

TOINETTE.

Son ſecret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laiſſez-moi ſeul avec elle.

TOINETTE.

O ciel! nous ſommes découverts.

SCENE XI.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

JE vous attendois, Mademoiſelle, & je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, ſans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'eſt en dire trop, & je pourrois à ce ſujet me former des idées qui ſeroient fort au-deſſus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoiffiez, vous verriez qu'elles feroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me raviffez... Il eft donc vrai que je ne me fuis point abufé... Ne doutez plus que je ne vous connoiffe. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoiffez?

ORGON.

J'ai pénétré vos difpofitions... vous ne me haïffez pas.

CLARICE.

Ah, Monfieur, que mes fentiments à votre égard font différents de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en different bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur feroit parfait s'ils étoient tels que je le fouhaite.

ORGON.

Ne feriez vous pas bien aife de paffer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grace fi finguliere feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaifance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hafard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plutôt.

ORGON.

A quoi dois-je des fentiments fi favorables?

CLARICE.

Un mouvement fecret me les infpire.

ORGON.

Je ne vous fuis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non, vous ne me l'êtes point, & je ne puis vous refufer l'eftime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'eftime! Ah, que ce mot eft joli! Il eft inutile de l'expliquer. C'eft de l'amour, n'eft-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour!

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je vous aime, & je ne rougis point de le dire... Mais...

ORGON.

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, mignone. Il n'est plus temps de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON.

Mais le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON, *à Clarice.*

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire.

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

SCENE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

JE viens trop tôt sans doute, & j'ai interrompu votre entretien.

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout, vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux?

ORGON.

Plus je vois votre niece, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât.

ORGON.

A propos de lui. J'avois résolu de faire casser son mariage; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très-louable.

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre maniere.

LISIMON.

Quoi! vous êtes toujours aigri contre lui ?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier!

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfants qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, & cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singuliere.

ORGON.

Et très-sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix ?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, & qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre niece.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très-fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc ?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux ?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon ?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle ?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son pere ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement; & par les qualités qu'elle possede, elle mérite de notre part toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il ?

ORGON.

Ce n'est rien vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre niece m'aime.

LISIMON.

Ma niece ?

ORGON.

Et qu'en m'approchant elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance !

ORGON.

Que dites-vous ?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi auſſi.

ORGON.

Je ne me ſens pas de joie.

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertiſſement, pour la préparer au bonheur que je lui deſtine.

LISIMON.

Cela eſt fort bien penſé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danſeurs?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un des mes voiſins qui a chez lui un Opéra tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez vous prendre ſur vous le ſoin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers, & je vais tout préparer pour cet effet. (*à part.*) Il donne de lui-même dans le piege, & je crois que nous le tenons.

SCENE XIII.

ORGON, *ſeul.*

VOilà une avanture qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, & qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cauſe. S'il s'eſt marié à ſa fantaiſie, je me marierai à la mienne; & ni lui, ni perſonne, n'aura lieu de s'en formaliſer. Quelle différence de lui à moi! C'eſt à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour ſentir un amour raiſonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une Belle; & un jeune éventé en eſt-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoiſſons. Auſſi n'y a-t-il que nous qui ſachions aimer, & qui puiſſions aimer légitimement.

SCENE XIV.

ORGON TOINETTE.

ORGON.

AH! vous voilà, Toinette!

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monſieur? Je viens de voir M. Liſimon ſortir du logis avec empreſſement.

ORGON.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commiſſion qui va répandre dans toute la maiſon le plaiſir que je ſens.

TOINETTE.

Effectivement, vous avez l'air bien ſatisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le ſuis.

TOINETTE.

Apprenez-moi de grace le ſujet de votre joie, afin que je me réjouiſſe auſſi.

ORGON.

Cela ne ſe peut pas. La bienſéance veut que j'en inſtruiſe votre maîtreſſe avant vous, & c'eſt ce que je vais faire. Adieu, vous allez être toutes deux bien étonnées.

SCENE XV.

TOINETTE *ſeule.*

Ouais! Quelle nouvelle folie acheve de lui démonter la cervelle? Il me prend tout-à-coup un accès de curiôſité & d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle ſera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? Monſieur Orgon ſe met dans la tête que ma maîtreſſe l'aime. Ce n'eſt pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle... Mais il eſt amoureux, & ceci eſt une affaire ſérieuſe... Pourquoi? C'eſt ſa faute. Ma maîtreſſe ne prétendoit lui inſpirer que de l'eſtime, & il a pris de l'amour. Oh! tant pis pour lui. Oui, oui, Monſieur Orgon, tant pis pour vous.

SCENE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

He bien, Toinette, que t'a dit Monſieur Orgon?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de ſortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais tu quelle réſolution il a priſe?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, & il m'a déclaré poſitivement que c'étoit à vous, Madame, qu'il réſervoit le ſecret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui?

TOINETTE.

Que vous importe? Un mot ſuffira pour le déſabuſer.

CLARICE.

Eh! puis-je le désabuser sans me perdre? Car tu le vois; Toinette; ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, & vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je sors. Sur-tout prenez courage.

SCENE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, Mademoiselle, & il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle maniere, Monsieur, puis-je vous prouver le zele ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zele ardent! Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit sans doute, & je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur, comme le meilleur ami de ma famille, & de ce que j'ai de plus cher au monde, comme un second pere, & même comme un protecteur dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, & vous ne répondez pas à mes sentiments: car enfin je vous adore, & je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, Monsieur!

ORGON.

Vous-même.

CLARICE.

O Ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée ?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme... Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser ? Ah ! Monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte, & ne vous révere plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils ; & je reconnois en vous tant de bonté, de douceur & de complaisance, que sans un obstacle invincible je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle ?

CLARICE.

Je ne saurois le cacher, & mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein..... Vous le dirai-je ? Vous allez me haïr. Ce cœur....

ORGON.

Hé bien, Mademoiselle ?

CLARICE.

J'en ai disposé, & il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possede ?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentiments romanesques ! Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime & la raison l'ont fait naître ; la reconnoissance l'exige, & le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir !

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage peut-être ?

CLARICE.

Ce n'est pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc ! seriez-vous mariée ?

CLARICE.

Modérez votre colere. J'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compaffion. Si je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous les auriez approuvés. Confidérez ma trifte fituation. Les fentiments que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance fi chere, & je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruifent un bonheur, dont ils auroient été la fource.

ORGON.

Je ne puis le nier. La nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me furprend, & j'ai lieu de me plaindre du myftere que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous fommes unis, mon mari & moi, fans l'aveu de nos parents.

ORGON.

En voilà bien d'une autre.

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos caufes font pareilles, & j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir par ceux qui m'ont entraînée. Puiffiez-vous trouver dans fon époufe autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! car ne penfez pas que fon mérite extérieur & les vaines richeffes qu'il poffede aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares & plus précieux, des dons qui doivent me juftifier aux yeux de tout le monde, & qui feuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout facrifier au bonheur d'être à lui. Jugez par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah! je ne furvivrois pas au coup qui nous défuniroit. Cependant ce malheur eft tout prêt de m'accabler, fi vous n'avez pitié de moi, & fi l'eftime, dont vous voulez bien m'honorer, n'eft pas un acheminement à la grace que j'attends de votre générofité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes...... J'entends à préfent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'eft en vous feul que j'efpere.

ORGON.

Vous fouhaitez que j'embraffe vos intérêts auprès de votre oncle?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je ferai le vôtre. La tendreſſe que j'ai pour vous ne vous ſera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, & l'engager à l'approuver, pour travailler enſuite de concert à le faire goûter à votre pere.

CLARICE.

Que je ſuis charmée des diſpoſitions où je vous vois !

ORGON.

Le voici juſtement.

CLARICE.

Je vous laiſſe. Songez, Monſieur, que c'eſt de vous ſeul que dépend ma félicité.

SCENE XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

VOtre commiſſion eſt faite, M. Orgon. Les Muſiciens vont venir...... Mais que vois-je ! Qu'avez-vous ? Vous me paroiſſez inquiet.

ORGON.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, mon cher ami. Votre niece ne veut abſolument point m'épouſer.

LISIMON.

Cela eſt extraordinaire.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'eſt bien davantage.

LISIMON.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

ORGON.

La nouvelle eſt un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous ?

ORGON.

Non pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera ſur celle que je ſens ; car je ſuis à peu près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre ſituation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous pas quelques ſoupçons ſur votre niece ?

LISIMON.

A quelle occaſion ?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de ſe marier ?

LISIMON.

Vous me demandez cela ! Ce n'eſt pas à un oncle que les filles confient des pareils ſecrets.

ORGON.

Auſſi a-t-elle craint de vous parler, & c'eſt moi qu'elle a chargé de cette commiſſion.

LISIMON.

Ma niece a envie de ſe marier ?

ORGON.

Non, cette fantaiſie eſt paſſée.

LISIMON.

Elle eſt mariée ?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence ?

ORGON.

Elle m'a aſſuré qu'elle avoit épouſé un très-honnête homme.

LISIMON.

Juſte ciel !

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami, votre niece a trop de lumieres & de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace en vérité à prendre ſon parti !

ORGON.

C'eſt le moins que je puiſſe faire pour une perſonne que j'ai voulu épouſer, & c'eſt un hommage que je rends à ſon mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, & joignez-vous à moi pour l'obtenir de ſon pere.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma niece, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils !

ORGON.

Il y a bien de la différence, votre niece n'a pas épouſé un homme ſans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas aſſez pour ſa femme & pour lui ?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma niece,

ORGON.

Oh, voilà de nos raisonneurs! ils donnent des conseils, & n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, & ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre niece?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument; mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement.

LISIMON.

Vous avez beau dire. Je ne puis pardonner à ma niece; que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON *en colere.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi je vous dis que c'est la même chose.

ORGON.

Quel homme!... Mais parbleu, je ne veux pas en avoir le démenti.

LISIMON.

Où allez-vous donc?

ORGON.

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCENE XIX.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à Clarice.*

VEnez, Madame, joindre vos prieres à mes instances. Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante?

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, & je ne veux pas seulement la voir. *(Il sort.)*

SCENE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

IL a perdu l'efprit.

CLARICE.

Hélas!

TOINETTE.

Peut-on pouffer fi loin l'opiniâtreté?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me refte donc plus d'efpérance?

ORGON.

Votre oncle m'impofe des conditions fi dures. Vouloir que je pardonne à mon fils.

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, fi cet obftacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foibleffe?

CLARICE.

En eft-ce une que d'être pere?

ORGON.

Quoi! vous prétendriez....

CLARICE.

Vous avez déjà eu pour moi tant de bonté. Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grace, me faire foupçonner que je ne les méritois pas, & que vous vous en repentez. Vous avez daigné m'accorder votre eftime. Un fentiment plus tendre s'y eft joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre; & quand je ne puis être à vous, vous pouffez la générofité jufqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en fera la fource.

TOINETTE.

Ah, Monfieur, cela fend le cœur!

ORGON.

Vous exigez de moi ce facrifice?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y eft attaché.

ORGON.

Vous abufez du pouvoir que vous avez fur moi.

CLARICE.

Votre fils eft prêt à venir fe jetter à vos genoux.

ORGON.

Eft-ce que vous l'avez vu?

CLARICE.

Il eft ici.

ORGON.

Cléante.

SCENE XXI. & derniere.

LES PRÉCÉDENS. LISIMON, CLEANTE.

LISIMON.

Oui, le voilà. Prononcez son sort. Mais songez qu'en même-temps vous prononcerez celui de ma niece.

ORGON.

Ah, te voilà, liberrin !

CLEANTE.

Calmez votre courroux, mon pere, & daignez m'entendre.

ORGON.

Oh, il va nous dire de belles choses !

LISIMON.

Patience.

ORGON.

Fils dénaturé !

CLEANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux.

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait !

CLEANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils. *(A Cléante.)* Avez vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

ORGON.

Quelle insolence !

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Modérez vous vous-même, & laissez parler votre niece Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. Hé bien, Madame, serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi ?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends en lui.

ORGON.

Quelle bonté ! *(A Cléante.)* & vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes ?

CLEANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cede qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle fait cela ? Quel difcours !

LISIMON.

Soyez fûr qu'elle eft auffi perfuadée que moi !

ORGON.

A l'autre !

CLARICE.

Non, Monfieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur ! Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de fes bontés ni des miennes... Mais enfin vous le voulez, Madame, il faut bien vous fatisfaire. Oui, fi je pardonne à Cléante, ce n'eft qu'en votre faveur, & qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLEANTE.

Ah, mon pere ! ah, Clarice !

ORGON.

Clarice !

LISIMON.

Oui, c'eft Clarice que vous voyez.

TOINETTE.

Elle-même.

ORGON, *à Lifimon.*

Votre niece eft fa femme !

LISIMON.

C'eft fa femme; mais ce n'eft pas ma niece.

ORGON.

Qu'entends-je !

LISIMON.

Pardonnez l'innocent ftratagême dont nous nous fommes fervi pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon.*

C'eft à moi à obtenir la grace de votre fils, & je vous la demande à genoux.

CLEANTE.

C'eft à vos pieds que je l'attends.

LISIMON.

Allons, mon ami, montrez un cœur de pere.

TOINETTE.

Allons, Monfieur, laiffez-vous fléchir.

ORGON.

Je fuis trompé... mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui eft fini. Levez-vous tous les deux. Je vous pardonne, je vous donne mon amitié, & je vous reconnois pour mes enfans.

CLEANTE.

Vous me rendez la vie.

(Orgon embrasse Clarice.)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux.

LISIMON.

Votre réunion me charme, ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

PREMIER AIR.

LA beauté, victime des ans,
Ne peut imprimer sur les sens,
Que des traits passagers, qui s'effacent comme elle;
Mais comment résister à ce charme vainqueur,
Que prêtent aux yeux d'une belle
Les dons de l'esprit & du cœur.

On danse.

SECOND AIR.

C'est par l'amour & par l'estime
Que sur un couple uni d'un lien légitime
Le vrai bonheur est dispensé;
Mais s'ils veulent qu'entr'eux nul trouble ne s'éleve,
Ce que l'amour a commencé,
Il faut que l'estime l'acheve.



VAUDEVILLE.

JEune, on raille la vieilleſſe;
Vieux, on blâme la jeuneſſe:
Tel fronde jeunes & vieux,
C'eſt notre uſage ordinaire;
Mais valons-nous mieux ?
C'eſt une autre affaire.

Mon fils n'a point de cervelle;
Le jeu, le vin, une Belle,
Le rendent fou, furieux:
C'eſt le langage d'un pere;
Mais lui vaut-il mieux ?
C'eſt une autre affaire.

Ma fille aime la fleurette,
C'eſt une langue indiſcrete,
Un eſprit capricieux:
Ainſi s'exprime une mere;
Mais vaut-elle mieux ?
C'eſt une autre affaire.

Un jeune amant que lutine
Une maîtreſſe mutine,
Eſt diſcret & ſérieux;
Mais a-t-il l'art de ſe taire,
S'il eſt trop joyeux ?
C'eſt une autre affaire.

Chez la coquette volage:
Un vieillard par ſon langage,
En amant peut s'ériger;
Mais dans l'iſle de Cythere
Veut-il voyager ?
C'eſt une autre affaire.

Si dans l'amoureux empire,
Le cœur ſeul pouvoit ſuffire,
Quel ſeroit notre bonheur !
Mais un amant qui ſait plaire,
S'en tient-il au cœur ?
C'eſt une autre affaire.

L'Auditeur pris par l'oreille,
Souvent, comme une merveille,
Eleve une Piece aux Cieux;
Mais l'Imprimeur téméraire
L'offre-t-il aux yeux ?
C'eſt une autre affaire.

Des careſſes de Silvie,
Dorimon ſe glorifie:
Il peut en être chéri;
Mais eſt-il de la commere
Le ſeul favori ?
C'eſt une autre affaire.

Qu'un amant nous ſollicite,
Et qu'un baiſer nous acquitte,
Au fond c'eſt peu que cela.
Veut-il un plus doux ſalaire ?
On lui dit, holà,
C'eſt une autre affaire.

Cloris, aux yeux du grand monde,
Sait de l'amour, qu'elle fronde,
Repouſſer tous les complots;
Mais cette prude ſévere,
L'eſt-elle à huis clos ?
C'eſt une autre affaire.

Sur la promeſſe éternelle
De l'ardeur la plus fidelle
Le mariage eſt fondé;
Mais un ferment ſi vulgaire
Eſt-il bien gardé ?
C'eſt une autre affaire.

Le mérite au cœur d'Aminte
Ne ſauroit porter d'atteinte,
L'amour même eſt un défaut;
Mais lorſqu'un millionnaire
Lui livre l'aſſaut,
C'eſt une autre affaire.

Dans un bal la jeune Hortenſe
Berna la tendre éloquence
D'un Procureur fort ſubtil;
Il ſurvint un Mouſquetaire,
Qu'en arriva-t-il ?
C'eſt une autre affaire.

AU PARTERRE.

Lorſqu'on a par quelque ouvrage
Mérité votre ſuffrage,
Qu'on doit être glorieux !
L'Auteur pour vous ſatisfaire,
Voudroit faire mieux;
Mais c'eſt-là l'affaire.

FIN.

